

Notre-Dame: restaurer à l'identique s'impose

➤ Lire aussi PAGES 2 À 4



JEAN-MICHEL LENIAUD

«La catharsis, l'exorcisme, de la ruine et de l'incendie s'obtiennent toujours par le retour à l'état d'origine», souligne l'ancien directeur de l'École nationale des Chartres*. L'auteur plaide pour la reconstruction de la charpente, de la toiture et de la flèche de Notre-Dame dans leur état exact d'avant la catastrophe.

De l'incendie un consensus est né ; unique, de l'aveu général, en ces temps discordants. Mais il fut éphémère.

Une cacophonie de cour de récréation s'est substituée au deuil, pourtant nécessaire, celui de Notre-Dame et celui de notre honneur aux yeux du monde. Il eût fallu en premier lieu répartir la responsabilité collective que portent à la fois l'exécutif, le Parlement, l'ensemble des pouvoirs publics, l'administration pour avoir fait si peu, et depuis longtemps, dans l'intérêt du patrimoine, et la collectivité nationale qui a tacitement admis une telle situation. Nous portons cette responsabilité de n'avoir pas su garder ce qu'on nous avait transmis.

En résumé, la discorde porte sur trois points : le mécénat est-il fiscalement moral ? — se pose-t-on cette question pour le sport ? ; est-il légitime de pleurer sur les pierres plus que sur la misère du monde ? — comme s'il y avait concurrence entre l'homme et ce qu'il fait de mieux ; mieux ne vaut-il pas reconstruire

que restaurer en l'état ? Il faut prouver aux pays du monde, dit-on, que des cendres répandues sur l'île de la Cité va naître un phénix, le phénix des temps actuels. C'était une affirmation

de l'ère pompidolienne que l'État prouverait sa performance en encourageant de façon volontariste la modernité dans les arts : est-il nécessaire de revenir cinquante ans en arrière ? Faut-il écouter, comme les enfants du conte de Grimm, ces multiples joueurs de flûte de Hamelin qui veulent transformer le plus

L'argumentaire de la modernité est vieux : pratiquement deux siècles. Vieux comme la mode, qui se démode, il passe vite du brillant du moment au naufrage de la vétusté

éminent symbole du passé au motif qu'il n'a que trop vécu : créateurs parfois en mal d'ego ou experts autoproclamés. Les uns affirment que la forêt française est insuffisante, les autres que le fer et le béton sont incombustibles, que l'architecture de Notre-Dame n'est pas antérieure à Viollet-le-Duc et que ce dernier est un « pasticheur ». Tout est bon pour justifier la construction d'une cathédrale différente, nouvelle, « de notre temps ».

L'argumentaire de la modernité est vieux : pratiquement deux siècles ; il remonte à la révolution industrielle (1830) lorsque les charpentes et les toitures de la basilique Saint-Denis et de la cathédrale de Chartres furent refaites en métal. Vieux comme la mode, qui se démode, mode dérisoire de l'éphémère, il passe vite du brillant du moment au naufrage de la vétusté. Reportons-nous à Aloïs

Riegl (1858-1905), acteur majeur de la pensée et de la pratique du patrimoine monumental dans la Vienne du début du XX^e siècle, haut fonctionnaire, historien et philosophe, dont la France a mis trois quarts de siècle à découvrir l'œuvre : il a fait observer que le chemin est très long qui conduit de la vétusté,

c'est-à-dire de la sénescence qui fait rapidement suite au moment de création, à l'ancienneté, c'est-à-dire à la patrimonialisation, phénomène mystérieux qui

conduit certaines œuvres — pas toutes — à se voir reconnaître comme signes du passé collectif (1903, *Le Culte moderne des monuments*, trad. franc. 1984). Des exemples ? Les œuvres de l'Empire, celles du XIX^e siècle historiciste ou encore le béton de la deuxième reconstruction après 1945 ont eu beaucoup de mal à passer le cap.

Le temps de la création est bref ; celui de la vétusté, rapide ; celui de l'ancienneté, extrêmement long. Faut-il juger impératif que le chantier se fasse très vite ? Pour éviter que ce que l'on construira se démode avant même qu'on l'ait fini ?

En 2019, la vraie modernité ne réside pas dans la répétition de postures éculées par deux siècles d'usage (nouveaux matériaux, nouvelles formes, etc.) mais dans le respect de l'écologie, dans la valorisation des savoir-faire manuels,

dans l'utilisation des acquis de la science archéologique. Quel bel exemple de consensus retrouvé serait de voir les 1 500 (paraît-il) chênes, dont la charpente a besoin, affluer de toutes les forêts du pays pour être assemblés par de jeunes compagnons du devoir qui autant qu'à la flèche de Saint-Denis trouveraient l'occasion de mettre en œuvre leur savoir-faire. On parle des difficultés de la « filière bois » en France : voici une occasion de redresser la situation ! Tout milite en faveur de la restitution de la flèche, de la charpente et de la toiture de la nef dans leur état exact (1858-1905) d'avant l'incendie.

Faire ce choix privilège le projet de transmettre le premier de nos monuments historiques et d'assurer la continuité du pays. La catharsis, l'exorcisme, de la ruine et de l'incendie s'obtiennent toujours par le retour à l'état d'origine : on l'a fait à toutes époques, après la Commune comme après les guerres mondiales. Les tenants de la sénescence moderne ne doivent pas faire oublier que le béton des charpentes de la cathédrale de Nantes et du Parlement de Bretagne avait été imposé par des décisions qui privilégiaient le low cost.

À Notre-Dame, la vraie modernité nous impose de transmettre l'icône, avec piété et dans la joie : n'ajoutons pas au déshonneur de n'avoir pas su garder la faiblesse de ne pas savoir transmettre. *Directeur d'études à l'École pratique des hautes études.